

Pèlerinage de Médan - 1990

Frédérique Hébrard

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais pour commencer vous lire quelques lignes qui furent prononcées ici-même en septembre 1934 par un jeune écrivain : « Ces jours derniers, en classant de vieux papiers, j'ai trouvé dans les souvenirs que m'a laissés mon père une grande carte jaune où ces simples mots sont écrits : « Avec mes remerciements bien émus, Emile Zola. »

Cette carte – poursuit le jeune écrivain – répondait à une lettre de mon père écrite au lendemain de « J'accuse ». Excusez ce souvenir de famille. Il m'appartient si peu ! Car mon père – poursuit le jeune écrivain – n'était pas autre chose qu'un homme obscur au milieu de ces millions de petites gens qui sont la France. Qu'on leur dise la vérité et ces hommes ne sont pas avarés de leurs forces. Qu'on leur dénonce l'injustice et c'est contre elle qu'ils lutteront. »

L'actualité de ce texte dont M. Le Blond-Zola eut la grande amabilité de m'envoyer un des rares et derniers exemplaires me frappa ... Elle me frappa d'autant plus que le jeune écrivain qui s'exprimait ainsi en 1934 se nommait André Chamson et que je suis sa fille.

« Une grande carte jaune où ces simples mots sont écrits : « Avec mes remerciements bien émus, Emile Zola. » Je ferme les yeux et je me retrouve en pleine Occupation, dans un château du Lot, sur les bords de la Dordogne. C'est le château de la Treyne, il abrite une partie des chefs-d'œuvre du Musée du Louvre évacués par prudence au moment de la guerre. Le scribe accroupi attend dans sa caisse de bois à claire voie qu'un maître invisible lui dicte le mot Paix. La chatte Bastet dort confiante, au long de sa navigation au cours des siècles elle en a vu d'autres. Mes parents veillent sur ces rescapés de la Civilisation à travers les blessures du temps, eux aussi attendent le mot qui nous délivrera ...

Par une nuit sans lune dans le jardin à la française planté de pommes de terre et de tomates pour cause de famine, mes parents décident d'enterrer des souvenirs qui leur sont chers, des souvenirs qui peuvent être compromettants. Parmi eux : un trésor. Une grande carte jaune signée Emile Zola.

Alors on me raconte « l'Affaire » ...

Sidérée, atterrée, je m'assieds sur la margelle de pierre d'un bassin ravissant.

Dans cette nuit sans lune pleine de révélations une jeune fille est avec nous. Elle est à peine plus âgée que moi, nous l'appelons Marcelle Monnier. Mais ce n'est pas son nom. Elle s'appelle Marcelle Kayser, elle est la fille des meilleurs amis de mes parents. Et, détail qui a toute son importance en ces temps de misère et de douleur : elle est Juive.

Elle est même une petite cousine de ce capitaine Dreyfus dont j'écoute les aventures avec effroi. Mon Dieu ! l'île du Diable !

Je sais que Marcelle est en danger, que mes parents la cachent pour la sauver et qu'il faut lui procurer des faux-papiers. La grande croix huguenote que maman lui a prêtée pour donner le change ne suffit pas ...

C'est un trop fragile bouclier contre le Mal. La larme du Christ ne masque pas la place de l'Etoile.

Alors papa alla voir l'instituteur qui était secrétaire de mairie. Plus il approchait du rendez-vous et plus il se demandait s'il était prudent de solliciter l'aide d'un inconnu. L'instituteur habitait au premier étage de l'école. Il fallait grimper un petit escalier raide. Et, tout à coup, à hauteur d'œil, mon père vit le nom de Zola. L'escalier était tapissé de livres.

Germinal, Pot-Bouille, L'Argent, La Terre ... et comme des disciples qui suivent leurs maîtres, Malraux, Guehenno, Prévost, Nizan, Wurmser et Chamson.

Marcelle était sauvée. Et moi avec elle car c'est de ce jour que je sais que les livres peuvent être des messages de paix que l'on envoie dans le cœur des gens.

Combien en a-t-il envoyé de ces messagers de paix dans le cœur des gens, celui que nous célébrons aujourd'hui ! Il a su toucher « ces millions de petites gens qui sont la France », comme mon grand-père saluant « J'accuse ». Il a su dire ce que la multitude sent, ce que la multitude souffre de ne pouvoir exprimer, ce qui la rassemble quand une grande voix parle en son nom.

Plusieurs fois, Mesdames et Messieurs, vous m'avez fait l'honneur de me proposer de prendre la parole à Médan. La mort dans l'âme je disais toujours non en pensant qu'un jour ce serait oui. Je voulais que ce soit oui à cause de tout ce qui m'avait été transmis d'essentiel ; le véritable héritage : tout ce que l'on peut emporter les mains vides ...

A propos de mains vides, je signale, pour la petite histoire, et pour vous faire rire ! que je n'ai plus le mot de Zola.

Dans un moment de générosité inconsidéré que je ne lui pardonnerai jamais, mon père en a fait don à un Musée ! Mais la grande carte jaune m'appartient plus encore que si je la serrais en ce moment contre mon cœur. Elle est imprimée en moi. Avec un autre cadeau que le fit mon père, toujours pendant l'Occupation. Au cours d'une marche qui nous mena à travers les Cévennes, dans la poussière des hautes terres du massif d'Aigoual, du bout d'une baguette de châtaigner, il écrivit le mot que grava Marie Durand la prisonnière pour la Foi, dans la pierre de la Tour de Constance : RESISTER.

L'enfance est un temps grave. Le temps qui décide de l'homme et de la femme que nous serons. Le temps des héritages, bons ou mauvais, que nous porterons toute la vie, tant que la conscience nous éclairera.

Alors, investie de ces forces, désireuse d'envoyer – moi aussi – des messages dans le cœur des gens à mon tour, j'écris.

Et, depuis près de quatre ans, engloutie dans la rédaction, le tournage et la réalisation du *Mari de l'ambassadeur* je disais non.

Aujourd'hui, je suis là avec vous et avec l'ombre de celui à qui nous devons tant de joies douces, brillantes ou douloureuses.

Je viens lui porter témoignage de ma gratitude et de mon admiration, je viens aussi en voisine depuis ce hameau de Bures, là-haut dans la montagne – massif des Yvelines que jadis aimèrent les druides – il paraît qu'Emile Zola y montait souvent pour y observer les mœurs pour le moins discutables des paysans qui, à présent, je le précise sont extrêmement édifiantes. Parois, j'ai l'impression de mettre mes pas dans les siens en regardant le paysage ouvert sur la courbe de la Seine.

Alors, dans cet air qu'il respira, je voudrais saisir sa main et lui dire merci. Lui dire que j'ai avancé dans la vie encadrée par deux écuyers : « J'accuse » et « Résister ». C'est-à-dire avec l'aide de ce qui permet d'affronter la Vérité et de mériter la Liberté.